

Iván ARGOTE • Fayçal BAGHRICHE

Bertille BAK • Théodora BARAT • Marie-Noëlle BOUTIN •

Catherine PONCIN, *Du nous*, 1997
Photographie argentique, tirage baryté noir et blanc, contrecollé sur aluminium, 100 x 160 cm
Collection départementale d'art contemporain de la Seine-Saint-Denis. Inv. : 2005.036440
© SAIF Crédit photographique : François POIVRET

Luc CHOQUER • Chloé DUGIT-GROS • Violaine LOCHU • Lucy ORTA • Marc PATAUT

Peupler les plis

Une proposition du Master
Médiation, Exposition, Critique de l'université Paris 8
En partenariat avec la Collection départementale d'art
contemporain de la Seine-Saint-Denis

Le Sample

Du 4 au 21 avril 2024

Vernissage jeudi 4 avril • 18h

Catherine PONCIN • Gilles PATÉ et Stéphane ARGILLET •

Artistes

Iván ARGOTE
Fayçal BAGHRICHE
Bertille BAK
Théodora BARAT
Marie-Noëlle BOUTIN
Luc CHOQUER
Chloé DUGIT-GROS
Violaine LOCHU
Lucy ORTA
Marc PATAUT
Gilles PATÉ et Stéphane ARGILLET
Catherine PONCIN

1

Événements

- **Le 4 avril à 18h30 :**
Performance *Dojo Sisters #2*
de Violaine LOCHU avec Fanny METEIER
- **Le 25 avril :**
***Suffrajitsu* entretien entre Violaine Lochu,**
Lise Lerichomme et les étudiant·es du
Master Médiation, Exposition, Critique
de l'université Paris 8
- **Médiation performée *Dojo Tellers* :**
Performance pour les médiateurs·trices
de l'exposition pensée en collaboration
avec Violaine LOCHU

Une proposition des étudiant·e·s du Master
Médiation, Exposition, Critique de l'université Paris 8

Marta ATENE AMOROSO
Idris BENNAÏ
Houda BENSEBAA
Jeanne BERTHIER
Elena CARTA
Oriana DALMAT
Océane ÉPIPHANE
Chloé GROUARD MINIER
Hyemin HWANG
Emma JOUSSE
Nina KINCKEL
Shani LAMBERT
Alix LARAIGNOU
Sofia LOPATYUK
Bianca MARCUZZI
Irene MAURI
Emma MERCIER
Sheevin PARK
Elise STEILEN
Tímea URBANTSOK
Garance VÉROVE
Yesol YOO
Xuan ZHANG

Enseignant·e·s :
Clélia BARBUT
Nathalie DESMET
Sébastien RÉMY

Avec les œuvres de la Collection départementale d'art
contemporain de la Seine-Saint-Denis

Propos Introductif

Une question : comment reprendre place ? [...] il n’y a pas à chercher ailleurs que là où nous sommes déjà pour trouver des alternatives à l’aliénation de la vie urbaine. Les solutions sont dans les plis des villes ; là sous nos yeux.

Mickaël Labbé, *Reprendre place : contre une architecture du mépris*, Payot, Paris, 2019, pp.110-111.

L’exposition collective *Peupler les plis* est un projet porté par le Master Médiation Exposition Critique de l’Université Paris 8, en partenariat avec la Collection Départementale d’Art Contemporain de la Seine-Saint-Denis. Les Jeux Olympiques et Paralympiques approchant, il était requis que nous traitions d’un sujet abordant le corps. Il nous a dès lors semblé pertinent et souhaitable d’élaborer cette exposition en contrepoint du discours officiel promouvant les JOP.

Les habitant-e-s du département de la Seine-Saint-Denis sont déjà victimes d’une refonte violente de leurs quartiers, et sentent dans leur chair les impacts des Jeux. Jade Lindgaard, journaliste pour *Médiapart* et autrice de *Paris 2024 – Une ville face à la violence olympique* (2024), interroge Mohamed Gnabaly, maire de l’île Saint-Denis : « Avec les JO, nous sommes une ville plus sensible. Les fragilités sont beaucoup plus fortes et beaucoup plus visibles. Cela amplifie toutes les fragilités sur tous les sujets : sécurité, accueil des migrants, école ».

Nous avons décidé d’approcher la question du corps en nous éloignant du corps physique, littéral, afin d’aborder le corps social d’un point de vue matérialiste : son environnement, ses conditions d’existence, sa normalisation, son exclusion. En effet, l’aménagement de la ville de Paris en vue de l’accueil prochain des JOP exacerbe ces dynamiques de standardisation et de marginalisation, des phénomènes que nous souhaitons explorer à partir d’une sélection d’œuvres de la Collection départementale d’art contemporain de la Seine-Saint-Denis.

Notre réflexion part du postulat que l’environnement urbain n’est pas un espace idéologiquement neutre. Sujet à de multiples contraintes, il opère une forte charge normative sur les corps y évoluant. Porteur d’un mode de vie spécifique, l’espace en général – et urbain en particulier – est rationalisé de manière à répondre aux besoins d’un mode de vie capitaliste : déplacement du logement vers le lieu de travail, les lieux destinés aux loisirs et à la consommation, etc. Ces constatations rejoignent les théories développées dans l’œuvre majeure d’Henri Lefebvre, *La production de l’espace* (1974) : l’espace y est étudié comme un produit social, qui se doit d’être arraché à sa neutralité supposée et remis au cœur des rapports de domination et de pouvoir.

Peupler les plis, à partir d’une sélection de treize œuvres, se déploie en trois axes – sachant que tous sont perméables et se recourent en divers points.

Les contraintes les plus évidentes, celles qui s’incarnent matériellement au sein de l’espace public, introduisent notre réflexion. La planification urbaine, directive, s’évertue par divers dispositifs à modeler les mouvements et comportements des corps en son sein. Mickaël Labbé, dans *Reprendre place : contre l’architecture du mépris* (2019), fait le constat d’une ville

hostile, résultat de politiques hygiénistes et capitalistes favorisant le mépris social. Celui-ci se matérialise notamment dans le mobilier urbain, d'une « brutalité d'autant plus grande qu'elle est dissimulée et qu'elle empêche la reconnaissance de l'injustice subie ».

Théodora Barat aborde frontalement ces thématiques avec son duo d'œuvres *Jersey Barriers 1 et 2*. Ces œuvres, autoritaires et limitantes, issues d'un imaginaire aussi bien urbain que militaire, viennent directement entraver le mouvement du sujet. Les photographies de **Marie-Noëlle Boutin** saisissent des espaces entièrement modelés par l'homme et qui, pourtant, ne semblent pas destinés à l'accueillir. Dépourvus de toute présence humaine, ils sont comme autant de villes fantômes. Le duo d'artistes **Gilles Paté et Stéphane Argillet** explore quant à lui les dispositifs anti-SDF disséminés dans Paris et destinés à contrôler - voire empêcher - les actions de personnes ciblées et jugées indésirables. L'espace public n'est donc pas un espace commun, pour tous-tes, sa structure n'invitant en aucun cas à *faire communauté*.

4 Outre ce langage de la ville très concret, divers systèmes de normes régissent nos interactions en société. La contrainte, implicite, s'exprime uniformément via des comportements ayant intériorisés ces normes. Le philosophe Georg Simmel, dans son ouvrage *Les grandes villes et la vie de l'esprit* (1903), s'intéresse très tôt à la nature des interactions au sein des grandes villes. Selon lui, la diversité immense des interactions possibles dans le contexte urbain aboutirait à une « atomisation intérieure », contraignant ses habitant-e-s à une réserve, une indifférence feinte. La dissociation et l'indifférence à autrui font donc partie intégrante de l'expérience de la vie urbaine, et aboutissent à des modes d'interactions spécifiques, fortement réglementés.

Iván Argote, à contre-courant de l'indifférence de la foule, fait émerger des figures individuelles. Il attire leur attention, leur regard, et réinstalle ainsi une forme d'échange, bien que ténu. Sur les visages s'esquissent la gêne, la surprise, suscitées par le caractère inhabituel d'une telle interaction. **Catherine Poncin** travaille également sur la forme urbaine de la foule, mais aborde sa violence concrète : le corps y est physiquement contraint, voire en danger. Nous pouvons aussi y lire la puissance potentielle de ce corps collectif. **Fayçal Baghriche**, sur un mode plus léger, s'applique à détourner les normes en vigueur dans l'espace public. Dénotant par son attitude en usant de l'absurde, il signale les conventions qui régissent nos déplacements et comportements. Enfin, **Luc Choquer** s'attache à démontrer l'infiltration de la normativité au sein de l'espace intime, intrinsèquement politique. Ces normes appropriées participent activement de la construction de nos identités.

En 1972, Elisabeth Rohmer et Abraham Moles élaboraient une théorie de la ville comme d'un urbanisme « à trous » : l'espace urbain est « troué » d'espaces privatisés dont l'accès nous est interdit. Il s'agit d'espaces d'habitation, mais également de lieux accessibles contre rétribution, ou encore réservés à certaines personnes ou catégories de la population, etc. Cette prolifération d'espaces inaccessibles crée une forme de dédale, entravant sans cesse

nos déplacements et possibilités d'appropriation de l'espace urbain.

Si les zones *empêchées* prolifèrent, se ménagent en négatif des interstices, des replis au sein desquels une résistance, une liberté tronquée, peut encore s'exercer. La notion de pli, d'interstice – entendue comme un « très petit espace vide » – est intimement liée aux populations marginalisées et éminemment précaires qui y évoluent, comme c'est le cas des personnes sans-domicile fixe et sans-papiers, continuellement invisibilisées. Le pli évoque alors un lieu tout à la fois architectural et organique, vivant, accueillant diverses tactiques de peuplement de l'espace public, à la faveur desquelles on (re)prend place en des espaces contraints.

Quand **Bertille Bak** travaille en collaboration avec les populations tsiganes vivant aux marges de nos villes, **Marc Pataut** rend hommage aux ancien-ne-s habitant-e-s du bidonville de Cornillon, installé sur le terrain désormais occupé par le Stade de France à Saint-Denis. L'œuvre vidéo de **Chloé Dugit-Gros** invoque le travail de l'atelier en dissolvant les matériaux de sculptures, allégorise les effacements volontaires de corps jugés encombrants dans l'espace public. **Lucy Orta**, en abordant la nécessité d'un endroit à soi, d'un lieu de repli permettant de s'abstraire de l'espace social, s'adresse, elle aussi, à ces corps précaires, délibérément ignorés et mis au ban de la société. **Violaine Lochu** enfin, à partir d'un travail sur l'autodéfense féministe et la pratique du combat comme zone d'émancipation interroge la vulnérabilité dans l'espace public de certains corps en particulier - corps féminins, queer, minoritaires. Le kata, le cri, la voix, deviennent des outils de réappropriation.

5

Dans la conception de la précarité développée par la philosophe Judith Butler, une vie précaire implique un sujet pris dans un rapport essentiel à l'altérité, un rapport qui met en crise sa propre souveraineté (Butler, *Prekarious Life*, 2004). Il y a par conséquent une forme de responsabilité spécifique à « faire face » à l'autre. Faire face, reprendre place, sont autant de formes de résistance urbaines et éthiques auxquelles cette exposition invite à accorder du temps.

Iván ARGOTE

Untitled (New York) (2010)

Vidéo 16/9, couleur, 10'37"



© Adagp, Paris

6

Untitled (New York), de l'artiste Iván Argote (1983), s'inscrit dans l'espace de la rue. Son dispositif d'action est le suivant : s'insérant au sein de foules européennes (il a réalisé des œuvres similaires à Paris et Madrid) et étasuniennes, il hèle les passant·e·s de manière à susciter une interaction. À contre-courant de la dynamique dominante d'anonymat et d'indifférence régnant au sein des grandes villes, Argote opère une ré-individualisation en provoquant volontairement l'échange plutôt qu'en l'évitant.

L'œuvre interroge également la nature de la foule : la foule dans la rue, le plus souvent contingente, n'est pas la foule qui se rend à un événement sportif. La seconde est unie momentanément par un objectif commun ; elle s'assemble en une communauté temporaire, factice, comme cela sera le cas lors des Jeux Olympiques et Paralympiques. Les disparités irréductibles et divergences d'intérêts s'abolissent pour un temps donné, et reviennent, intactes, une fois ce temps achevé.

Fayçal BAGHRICHE

Le sens de la marche (2002)

Vidéo, couleur, 5'11"



Visuel fourni par l'artiste
© Adagp, Paris

Le sens de la marche met en scène l'artiste Fayçal Baghriche dans un décor urbain. Il ne s'insère cependant pas dans la foule au sein de laquelle il évolue, se glissant, par respect des conventions tacites, dans l'anonymat, mais opère par disjonctions. En effet, Baghriche intervient dans l'espace public en allant à l'encontre de ce qui est attendu de lui. Par ce mouvement banal de la marche, effectué à l'envers, il désigne, en creux, les normes auxquelles nous nous soumettons sans jamais les questionner.

Seule figure raisonnable d'un monde aux conventions absurdes, la figure de Baghriche surnage au sein d'une foule standardisée et nous offre la possibilité de poser un regard interrogateur sur celle-ci.

Bertille BAK

Transports à dos d'hommes (2012)

Vidéo 16/9, couleur, coproduction Ville de Paris, Paris-Musées et Édition de 5 15'27"



© Bertille Bak

8

Bertille Bak (1983), dont le travail résulte toujours d'une observation minutieuse et sensible de divers groupes communautaires, se concentre sur l'étude des territoires et des traditions, gestes et objets qui unissent ces groupes. *Transports à dos d'hommes* a été réalisée en collaboration avec des habitant-e-s d'un bidonville tsigane situé sur un terrain en friche en périphérie parisienne. Dans la crainte permanente d'une possible expulsion, iels bricolent le quotidien et composent collectivement des tactiques de survie avec persévérance et optimisme. En résultent de singulières façons d'habiter, que Bertille Bak tâche de dépeindre, refusant la mise à distance et s'immiscant dans leur quotidien.

En passant poétiquement du documentaire à la fiction, les gestes sont ici rejoués et caricaturés, comme pour venir souligner notre ignorance sur ces populations invisibilisées. Bertille Bak le résume simplement : « Une fable sans pathos ni revendication explicite, offrant une forme d'insoumission alternative¹ ».

1. Propos issus d'un entretien mené par le webmagazine *Slash* le 4 novembre 2012

Théodora BARAT

***Jersey Barrier* (2018)**

Tôle d'acier pliée, 200 x 81.2 x 47 cm



Crédit photographique : Didier Robcis

© Droits réservés

Jersey Barrier 1 et *2* de Théodora Barat (1985) sont deux tôles d'acier pliées, prenant la forme d'un mobilier urbain originellement en béton, pouvant à la fois servir de séparation pour les grands axes de circulation et de rempart au niveau de checkpoints. Ayant des fonctions aussi bien urbaine que militaire, il est désormais possible de retrouver ces éléments de voirie dans toutes nos cités.

Ces sculptures ont été réalisées en 2018 pour l'exposition *Learning from New Jersey* présentée à la Friche la Belle de mai de Marseille. Celle-ci proposait une réflexion sur la ville de New Jersey, son statut d'État-banlieue, son rapport particulier avec l'art minimal dont elle fut le berceau, et enfin sur son potentiel de décor science-fictionnel. Théodora Barat dressait alors le portrait d'un laboratoire de la modernité défaite que fut le New Jersey, tout en tissant des liens formels avec la Seine Saint-Denis de son enfance. Selon l'artiste, ce sont dans ces territoires-banlieues bétonnés et artificiels que nous serions le plus à même de déceler les dynamiques à venir.

Marie-Noëlle BOUTIN

Sans titre (1997)

Photographie couleur, 50 x 75 cm



Visuel fourni par l'artiste

© Marie-Noëlle Boutin

10

Marie-Noëlle Boutin (1971) capture les décors qui l'entourent afin d'en saisir les spécificités. L'artiste met à nu des paysages urbains façonnés par l'homme, et questionne la manière dont les corps y circulent. Ces paysages, contraints par des infrastructures toujours plus imposantes, contraignent à leur tour les corps qu'ils sont supposés abriter. Marquages au sol, bandes rugueuses, poteaux, panneaux... la circulation autour du stade de France a été minutieusement étudiée de manière à contrôler les déplacements. Ces espaces, traversés mais jamais investis, illustrent la manière dont l'environnement urbain conditionne la figure du-de la passant-e.

Ce travail photographique de Marie-Noëlle Boutin fait écho à celui de Marc Pataut et sa série *Grand Stade, Cornillon Nord*, la construction de cette infrastructure sportive ayant causé l'expulsion des habitant-e-s du lieu.

Luc CHOQUER

Fragment d'un Futur (1995)

Série de photographies couleur, 71.5 x 48 cm

11



Visuel fourni par l'artiste

© SAIF

Luc Choquer suit une formation en psychologie avant d'être photographe. En 1995, le département de la Seine-Saint-Denis lui passe commande d'une série de photographies de collégien-ne-s. Après des premières images prises dans l'établissement scolaire, les jeunes gens volontaires étaient invité-e-s à répondre à un questionnaire face caméra, et iels étaient ensuite photographié-e-s chez eux, dans la pièce de leur choix, seul-e-s ou entouré-e-s.

Le photographe se souvient bien du portrait d'Abdel, qui pose en affichant fièrement sa blessure, témoignage de son amour pour la boxe, que le jeune homme pratique. Cette image laisse entrevoir l'élan naïf de liberté d'existence des adolescent-e-s, les grands rêves, sous influence du mimétisme dans la gestuelle, le rapport au corps et à l'idole, aux sportifve-s qui marquent une époque.

Fragment d'un futur est une fenêtre sur l'intimité d'une génération en devenir, figée dans son portrait.

Chloé DUGIT-GROS

Narcotica (2012)

Vidéo 16/9, couleur, 11'00"



© Adagp, Paris

12

Si elle est issue de la tradition moderne du monochrome blanc, l'œuvre *Narcotica* peut esthétiquement tout autant renvoyer à un tutoriel de cuisine qu'à une démonstration de téléshopping ou à une vidéo de vulgarisation scientifique. Avec la passion d'une chimiste, Chloé Dugit-Gros (1981) réalise une vidéo d'atelier muette dans laquelle des mains anonymes sont affairées à alternativement dissoudre et (re)produire des formes. Passant de la géométrie à l'abstraction, le polystyrène et la résine deviennent des matières à la fois filandreuses, molles, granuleuses, visqueuses ou solides. Des corps multiples sont fondus dans un même bac de laboratoire avant de ressurgir, renouvelés en une nouvelle forme. À travers de simples jeux de main, c'est tout le vocabulaire de la sculpture moderne qui se donne à voir. La rencontre de la science, de l'absurde et de la sculpture célèbre à la fois le travail de la création et celui de l'atelier.

Mais le regard peut ici être pluriel et la table de laboratoire se transformer en un paysage aseptisé, où l'urbanisme lisse et hygiéniste est traversé de mains de géante, attelées à façonner son environnement. Ce ne sont plus des formes abstraites qui fondent et se désagrègent, mais de multiples individualités et singularités.

Violaine LOCHU

Dojo Sisters #2 (2024)

Performance en duo avec Fanny Meteier

Création, avec le soutien de l'École et espace d'art contemporain Camille Lambert

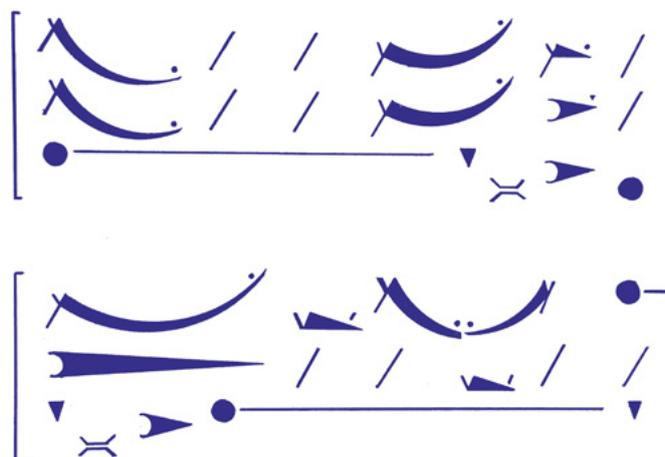
Bassai Dai (2024)

Série de 6 partitions, encre sur papier, 24 x 32 cm

Production École et espace d'art contemporain Camille Lambert

Dojo Tellers (2024)

Performance pour les médiateur·rice·s de l'exposition



© Violaine Lochu

13

En préambule de l'exposition *Dojo* qui se tiendra à l'École et Espace d'art contemporain Camille Lambert à Juvisy du 27.04 au 01.06.24, Violaine Lochu présente plusieurs formes - une série de partitions et deux performances - issues ou inspirées de ce projet.

À partir de l'observation des pratiques martiales dans différents clubs sportifs de Juvisy et Athis-Mons lors de sa résidence à Camille Lambert, l'artiste réalise la performance *Dojo Sisters* qui donne à voir un collectif de femmes se livrant à des combats vocaux. Cette fiction s'inspire du suffrajitsu – pratique des jujitsu par les suffragettes – et de la voix/cris comme mode d'autodéfense dans certains groupes féministes. *Dojo Sisters* interroge ainsi la pratique du combat comme une zone possible de lutte politique et d'empowerment (réappropriation de sa propre puissance d'agir).

Dans l'espace d'exposition du Sample sont présentées les partitions de cette performance. Elles sont la retranscription graphique subjective du kata (suite codée de gestes de combat) Bassai Dai ; chaque ligne correspond aux mouvements de la tête, du buste et des jambes du karatéka. Est activée également par les médiateur·rice·s, la courte performance *Dojo Tellers* mêlant discours de présentation de l'œuvre, cris et gestes liés à la pratique des arts martiaux. *Dojo Tellers* a été créée lors d'un workshop réalisé avec les étudiant·es du Master Médiation, Exposition, Critique, en mars 2024.

Le jour de l'ouverture de l'exposition, Violaine Lochu performera *Dojo Sisters #2* en duo avec Fanny Meteier (karatéka, tubiste, vocaliste).

Lucy ORTA

Habit tente (1992)

Installation, polyamide aluminé, laine polaire, lanterne fluorescente, lampe torche, jeu d'armatures pliantes en aluminium, 150 x 150 x 150 cm



Crédit photographique : François Poivret
© Adagp, Paris

14

L'Habit tente s'inscrit dans un ensemble plus large d'installations intitulé *Shelter* (« abri » en anglais). Ces vêtements-refuges introduisent la démarche artistique de Lucy Orta vers des formes sociologiques, voire anthropologiques, issus de ses échanges avec des personnes sans domicile fixe.

Ici, le vêtement s'apparente moins à un possible moyen d'expression qu'à une couche protectrice minimale. En effet, outre cette parenté, *l'Habit tente* évoque la nécessité d'un espace individuel, permettant l'isolement, le repli sur soi, mais aussi la maîtrise d'un environnement clos. Plus directement, cette iconographie de la tente renvoie à la précarité de milliers de personnes à Paris, contraintes de se replier dans les derniers interstices de la ville.

« Être en mesure de refuser le social donne à l'être la possibilité de l'accepter. ² »

2. Abraham Moles et Elisabeth Rohmer, *Psychologie de l'espace*, Casterman, coll. « Mutations-Orientations », Paris, 1972, p. 153

Gilles PATÉ et Stéphane ARGILLET

Le Repos du Fakir (2003)

Vidéo 4/3, couleur, 6'31"



© Droits réservés

15

Le Repos du Fakir (2003) « esquisse une typologie de mobiliers urbains anti-sans-abri à Paris³ ». La caméra suit les péripéties d'un protagoniste qui parvient tant bien que mal, au fil des rues et des stations de métro, à adapter son corps à divers éléments de cette architecture hostile. En filmant les difficultés auxquelles il se confronte, le duo d'artistes – formé par Gilles Paté et Stéphane Argillet – nous amène à changer le regard que l'on pose sur l'espace public, lieu de passage plutôt que de partage. Cet urbanisme de la contrainte et de l'empêchement s'affirme avec d'autant plus de force qu'il ne se présente pas de manière évidente : ces dispositifs anti-ergonomiques revêtent bien souvent l'apparence de la neutralité (sièges individuels plutôt que bancs, pierres savamment disposées afin d'occuper un espace sinon laissé vacant...)

Sorte d'inventaire de ces dispositifs d'exclusion et des tentatives absurdes de s'y adapter, cette œuvre est une critique directe de ces espaces que l'on appelle pourtant « publics ».

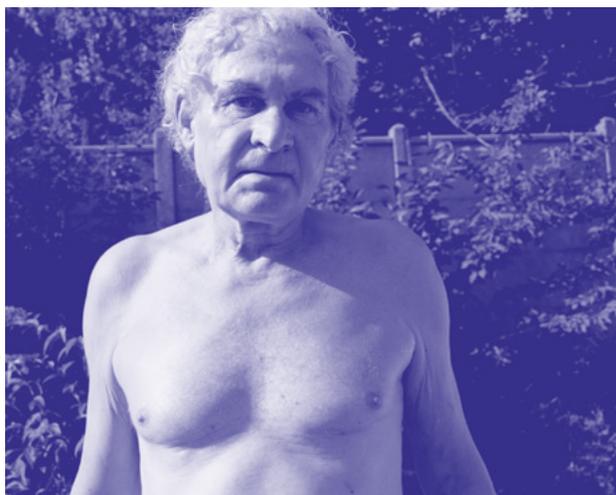
3. Site de l'artiste Gilles Paté [<https://www.gilfakir.com/fakir.html>]

Marc PATAUT

Slavek Vagël (1992)

Photographies, noir et blanc, 27 x 34 cm

Issue de la série *Grand Stade, Cornillon Nord*



Visuel fourni par l'artiste

© Marc Pataut

16

La série photographique de Marc Pataut, intitulée *Grand Stade, Cornillon Nord* se compose de vingt tirages en noir et blanc. Celle-ci nous propose une immersion dans le territoire de la Seine-Saint-Denis, et plus spécifiquement du terrain des Cornillons, alors occupé par une petite communauté de personnes sans domicile fixe. Ce lieu a été détruit peu de temps après afin d'y ériger le Stade de France.

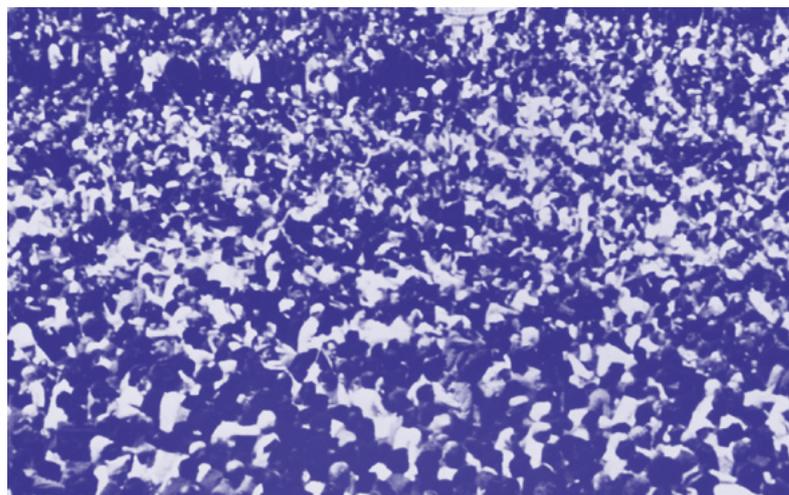
Optant pour une approche documentaire, le vidéaste et photographe nous sensibilise à la violence de l'expulsion de ces individu-es déjà fortement marginalisé-es.

Habitué au format du portrait photographique, l'artiste présente avec dignité les visages, les regards, les corps et les présences écartés. Pataut opère un véritable travail de terrain durant deux ans, acte social et performatif. Ce sont bien ici les plis de nos rapports à autrui qui sont exposés, nous proposant d'affronter une réalité bien souvent occultée du développement urbain.

Catherine PONCIN

Du nous (1997)

Photographie argentique, tirage baryté noir et blanc, contrecollé sur aluminium, 100 x 160 cm



Crédit photographique : François Poivret

© SAIF

17

Catherine Poncin (1953), que l'historien de l'art Paul Ardenne a définie comme une « post-photographe », travaille avec des images *déjà-là*. Cette œuvre fait partie d'une série réalisée à partir d'archives de presse, figurant des rassemblements d'anonymes dans les rues de Paris. La composition en *all-over*, étouffante, n'offre aucune échappatoire. Le corps est noyé dans la masse houleuse de la foule, dont il n'a aucune chance de se dégager.

Le philosophe Georg Simmel⁴, au début du siècle dernier, s'intéressait déjà à la vie intérieure des habitant·e·s des grandes villes : selon lui, la diversité des interactions possibles dans le contexte urbain, menaçant le sujet d'une quasi dissolution de son individualité, le contraint à une réserve, une indifférence. L'Autre est anonymisé, rendu à la foule indifférenciée.

L'œuvre de Poncin nous offre une illustration frappante de ce sentiment de submersion, mais aussi, potentiellement, de menace.

4. SIMMEL, Georg, *Les Grandes villes et la vie de l'esprit*, L'Herne, Paris, 2007

Informations Pratiques

Adresse

Le Sample
18 avenue de la République
93170 Bagnolet

Comment venir ?

Métro : M3 Porte de Bagnolet ou Gallieni

Tram : T3b Porte de Bagnolet

Station vélib'

Accessible PMR



18

Horaires

Jeudi et Vendredi : 17h-20h
Samedi et Dimanche : 14h-20h

Contacts

mastermec.univparis8@gmail.com

Le Sample :
contact@lesample.fr
presse@lesample.fr

La Collection départementale d'art contemporain de la Seine-Saint-Denis :
<https://artsvisuels.seinesaintdenis.fr/>